

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



De l'Atlantique au Pacifique, le goût de la liberté
De quoi t'ennuies-tu, Eveline? de Gabrielle Roy (Éd. du Sentier)

Adrien Thério

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39964ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

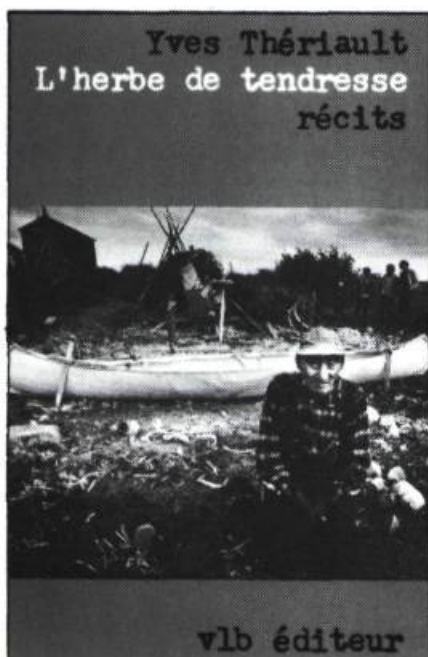
Citer ce compte rendu

Thério, A. (1983). Compte rendu de [De l'Atlantique au Pacifique, le goût de la liberté : *De quoi t'ennuies-tu, Eveline?* de Gabrielle Roy (Éd. du Sentier)]. *Lettres québécoises*, (31), 31–32.

parla à ses amies du «vrai secret de sa plaisance à Sept-Îles». Tout ça, mine de rien, en mangeant de la tarte aux pommes autour d'une table chromée.

En revanche, dans les textes qui se présentent d'emblée comme des récits poétiques (*La légende du rocher noir*, *Kesten le Métis*), la langue de Thériault est en parfaite harmonie avec le sujet et les personnages. *Kesten le Métis* est une réussite à cet égard. Cette nouvelle est d'ailleurs remarquable à plus d'un titre. Elle a été écrite en collaboration avec le chansonnier Jacques Blanchet, beau-frère de Thériault. On sait que Marie José Thériault, accompagnée par André Gagnon, vient d'enregistrer sur disque les chansons de son oncle, et que le résultat est magnifique. *Kesten le Métis* raconte justement la rencontre de trois poètes, un chansonnier, un vieil homme et la fille de celui-ci, belle femme «fiévreuse» et «dolente» qui voudrait, elle aussi, ne vivre que du Chant et qui a un secret que le chansonnier devine. *Kesten le Métis* est, de loin, le texte le plus beau et le plus intéressant du recueil.

L'herbe de tendresse est le cent vingt-troisième ouvrage publié chez VLB et à cette occasion Beaulieu a signé une longue et excellente préface. Pour situer *L'herbe de tendresse* dans l'ensemble de l'oeuvre de Thériault, il a pris la peine de relire les grands romans des cycles amérindiens et esquimaux de Thériault, d'en rappeler les grands thèmes, de montrer comment on les retrouve dans *L'herbe de tendresse*. □



Le conte et la nouvelle II

De l'Atlantique au Pacifique

Le goût de la liberté

De quoi t'ennuies-tu, Éveline?

de Gabrielle Roy

(Éd. du Sentier)

«Et tout à coup, sur le pont, maman me dit qu'elle aimerait pouvoir aller où elle voudrait, quand elle voudrait. Maman me dit qu'elle avait encore envie d'être libre; elle me dit que ce qui mourait en dernier lieu dans le coeur humain ce devait être le goût de la liberté; que même la peine et les malheurs n'usaient pas en elle cette disposition pour la liberté...»

(Rue Deschambault, p. 88)

Je crois qu'il est séant de commencer cet article par ce passage de *Rue Deschambault*, écrit par une narratrice du nom de Christine qui ne peut s'empêcher de nous rappeler un peu partout que sa mère n'aimait rien tant que de voir des cieus étrangers. Les éditeurs nous disent d'ailleurs que ce récit «Écrit il y a une vingtaine d'années mais resté inédit, appartient au «cycle» de *Rue Deschambault* et de *La Route d'Altamont*.» Nul doute, il appartient à ce «cycle». Mais il est facile de comprendre pourquoi Gabrielle Roy ne l'a pas inclus dans *Rue Deschambault*. Tout ce qui se passe dans *Rue Deschambault* est raconté par une narratrice qui a été témoin de ce qu'elle nous livre. Il est bien possible que sa mère lui ait raconté plus tard comment s'est passé son voyage en Californie, mais Christine n'était pas là pour être témoin des choses vécues et il est certain qu'on aurait pu, à ce moment-là, reprocher à l'auteur de s'écarter du chemin de la vérité, cette «vérité» si chère à Éveline et de toute évidence à Christine ou Gabrielle Roy. Voilà pourquoi, me semble-t-il, *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* n'a pu être inclus dans *Rue Deschambault*. S'en suit-il que le récit que nous offre Christine, la narratrice de *Rue Deschambault* ou, devrais-je dire, la narratrice Gabrielle Roy aurait

dû rester inédit? Je ne crois pas. Il aurait brisé l'unité des autres récits. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il est dénué de qualités littéraires. Et puis, je ne sais plus distinguer entre qualités littéraires et émotions. Dans le fond, on continuera à faire beaucoup de traités sur ce que c'est que la littérature ou l'art de raconter, traités dont se moqueront allègrement les grands auteurs. On pourrait demander à Gabrielle Roy: comment avez-vous appris tout ce qui s'est passé lors de ce voyage d'Éveline en Californie? Avez-vous le don d'ubiquité? Elle pourrait répondre qu'Éveline lui a tout raconté. Mais, rétorquerait-on, est-ce suffisant pour avoir pu imaginer exactement tous les détails de cette longue randonnée? C'est ici que l'on comprend que la création artistique est parfois bien mystérieuse.

De quoi t'ennuies-tu, Éveline fait pendant à la nouvelle *Les déserteuses* publiée dans *Rue Deschambault*. Dans *Les déserteuses*, Éveline, qui a toujours rêvé de grands départs mais a toujours été rivée à sa maison de la rue Deschambault parce que famille oblige décide, en l'absence prolongée de son mari, de partir pour le Québec, berceau de ses ancêtres. Sachant que son mari s'opposerait à ce

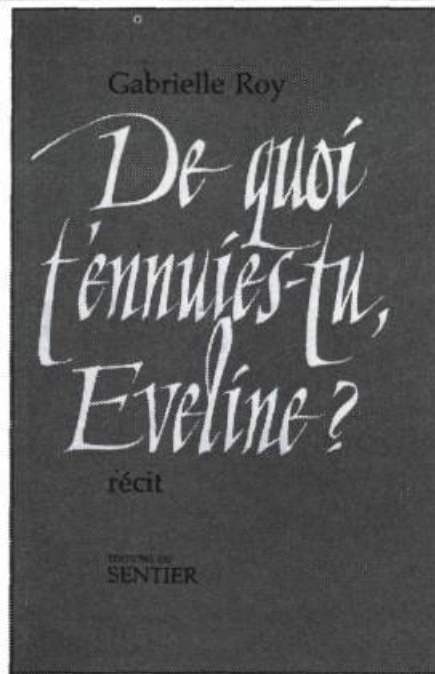
voyage, elle se déculpabilise en gagnant elle-même l'argent dont elle a besoin pour son pèlerinage. Et elle part avec Christine, espérant revenir avant le retour de son mari. C'est le pèlerinage aux sources, à l'est. Elle veut voir le Saint-Laurent et ces collines québécoises dont sa mère lui a tant parlé.

À 73 ans, Éveline reçoit un jour un télégramme de son frère Majorique, parti jeune pour la Californie avec sa femme Thérésina Veilleux qui souffre de l'asthme. Ce frère bien-aimé, le boute-en-train de la famille qui, dans ses lettres, parle de la Californie comme d'un paradis. Il n'en fallait pas plus pour enflammer l'imagination d'Éveline. Mais les temps sont durs et Éveline doit se contenter de rêver. Enfin, le frère tient sa promesse et lui envoie l'argent nécessaire au voyage en Californie. Éveline, qui n'a jamais pris l'avion, décide de faire le voyage en autobus. Et c'est ce long périple à travers plusieurs états du pays voisin que nous raconte Gabrielle Roy qui, pour la circonstance, demande à Christine d'accompagner de nouveau sa mère vers l'ouest, vers l'océan.

Gabrielle Roy connaît si bien le cœur humain, elle sait si bien entrer dans la peau de ses personnages et exprimer ce qu'il y a de meilleur en eux qu'on se laisse emporter par ce récit d'une simplicité exemplaire. Il faut dire aussi qu'Éveline, sa mère, est probablement le personnage qu'elle connaît le mieux pour avoir été choyée par elle dans son enfance. N'est-elle pas sa «petite dernière»? Comme dans *Les déserteuses*, Éveline réussit, dans cet autobus inconfortable, à gagner la sympathie de tout le monde. Elle devient presque le centre du monde. Chacun voudra, à sa façon, rendre service à cette petite vieille qui sait si bien retrouver ses souvenirs pour le bénéfice des locuteurs que ces derniers finiront, eux aussi, par retrouver soudain des belles images qu'ils croyaient perdues.

Quand elle arrivera à destination, ce sera pour retrouver son cher Majorique dans son cercueil, entouré de toute sa famille.

Dans *Les Déserteuses*, Éveline était à la recherche de la grande famille québécoise d'où elle tirait ses origines; dans *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?*, elle est à la recherche d'une autre famille qui a pris souche au bord de l'océan pacifique. Elle



se sent un peu perdue mais émerveillée à la fois au milieu de ces Suédois, Allemands ou Écossais qui sont venus agrandir la famille de son frère. Et enfin, comme autrefois, elle qui avait tant voulu voir le Saint-Laurent, elle va voir l'océan pour la première fois.

Éveline, c'est la grande inspiratrice de Gabrielle Roy. Quels beaux livres elle aurait pu écrire si elle avait eu plus d'éducation. Gabrielle Roy a pris la plume à sa place pour lui rendre hommage. À notre tour de rendre hommage à la romancière. □

Adrien Thério

Extrait:

Plus tard, quand ils attaquèrent ensemble la dernière pente de la colline, Éveline pensa que Majorique, en tête du défilé, devait sourire de triomphe. N'avait-il pas réalisé aujourd'hui le plus beau tour de sa vie?

L'air devint encore plus léger. La montagne verdoyante, les fleurs exquises, ce ciel d'été quand ce devrait être l'hiver, c'en était trop sans doute pour Éveline. Elle pensa un moment: «Majorique n'est pas mort. Il s'amuse à nous

réunir de tous les coins du monde pour cette promenade magnifique.»

Quelques pas encore et ils atteignirent la petite chapelle déserte, abandonnée depuis si longtemps que des centaines d'oiseaux y avaient trouvé refuge. Un vol bruyant s'en échappa quand Father McConnaugh, d'un coup d'épaule, ébranla la porte. Et pendant tout le service ce fut un gazouillement joyeux, plein de fraîcheur et d'amitié.

Puis la famille s'approcha de la fosse qui exhalait une odeur de terre forte et douce. Alors Éveline se dit qu'il était vraiment temps de s'affliger sur elle-même et sur Majorique. Comment se pouvait-il que pas un instant jusqu'ici elle n'ait éprouvé ce qu'on appelle le froid de la mort? Ne devrait-elle pas s'en pénétrer du moins en ce moment? Mais rien ne vint à son cœur qu'un sentiment de gratitude profonde pour la vie de Majorique, généreuse jusqu'à la fin et qui, maintenant encore, la comblait d'une multitude de parents, lui faisait don de cette famille variée, étrange comme l'humanité elle-même.

On laissa tomber une première poignée de terre sur le cercueil tout en répondant aux prières de Father McConnaugh. Alors, levant la tête, Éveline aperçut en bas, très loin, miroitant sous le soleil, une surface calme, brillante et infinie. Qu'était-ce? Un mirage? Une illusion? Allait-elle se réveiller d'un moment à l'autre, s'apercevoir que depuis des jours et encore maintenant, elle vivait dans un rêve?

De nouveau elle regarda briller ce lointain uni, immense, sans rides, plus exaltant dans son mystère que tout ce qui l'avait saisie d'émotion pendant sa vie entière. Et cependant ce n'était rien; non, rien que de l'uni, de l'infini, le calme parfait.

Alors, ayant suivi son regard et lisant sur son visage l'expression du doute et de l'espérance, le petit Edwin doucement lui pinça le bras et chuchota:

— Oui, Auntie dear, c'est l'océan.